

Le Jardin Secret d'une Mère

Pour vous raconter cette histoire, il faut que je remonte dans le temps aux environs de 1894 / 95, date de la venue en France de mon grand père maternel qui répondait du nom de Vincent Purificato. Il est venu d'Italie, accompagné de sa mère et de ses deux sœurs ; ils venaient de la ville de Gaëtte, grande ville voisine de Naples. ils s'installèrent dans les vieux quartiers de Marseille, où il y avait une forte communauté d'émigrants Italiens.

A cette époque, dans les vieux quartiers de Marseille, il y régnait une vie d'un autre âge : les gens s'interpellaient, d'une fenêtre à l'autre ; le linge était étendu sur des fils d'une maison à l'autre, comme à Naples ! Il n'était pas rare de voir tomber des fenêtres des déchets de toutes sortes: poubelles, eaux grasses... Le contenu des pots de chambres était vidé quelques fois, directement dans la rue. Le langage volait très bas, avec l'accent italo marseillais. Certaines rues étaient mal famées, d'après les dires des anciens : certains hommes qui n'étaient pas du coin, et habitués à ce genre de manière, se faisaient piéger par des prostituées ; elles étaient à moitié dénudées sur le pas de la porte ; elles repéraient le client : au passage, elles lui subtilisaient le chapeau, ou la casquette... Et tout étonné, il était obligé de rentrer dans le couloir pour récupérer son bien ; à partir de là, se faisait le marchandage !

Ce quartier a toujours été un repaire de truands et une pépinière de gangsters de toutes sortes, comme dans les vieux quartiers des grandes villes, et surtout dans les villes portuaires, où se trament des trafics en tous genres. Mais cela ne veut pas dire que tous les jeunes gens et jeunes filles tournaient mal : il y avait aussi des gens sérieux, et honnêtes, mais le fait d'habiter ce quartier, leur donnait une mauvaise réputation. C'était l'époque des bateaux ancrés dans le vieux port : la nuit venue, les marins de tous les horizons déambulaient dans ces rues mal famées comme dans tous les grands ports du monde, à la recherche d'un peu de chaleur humaine !...Qui leur faisait défaut, souvent pendant des mois d'abstinence....

Ce quartier était dur à vivre ; mais quel panorama du haut de la place Lanche, ou de l'église des Acoules, (ou ma mère fut baptisée, et fit sa première communion) ! A cette époque, on pouvait voir, dans la rade du vieux port, danser au gré des vagues, les mâts des grands voiliers, venus

des quatre coins de la terre, décharger leurs marchandises, jusqu'aux pieds de la mairie actuelle. En toile de fond, une vue inoubliable : une colline, avec, à son sommet, la basilique Notre Dame de la Garde, "la Bonne Mère", si chère au cœur des Marseillais. Il n'était pas rare d'y voir des femmes toutes vêtues de noir, monter les centaines de petits escaliers à genoux, les bras en croix, depuis le bas de la colline, en remerciement, d'un vœu exaucé. Ou d'autres, récitant des Avé-Maria : les plaisantins vont jusqu'à dire que certaines, pour faire une plus grande pénitence et avoir plus de douleur mettaient, des pois chiches crus dans leurs chaussures. Blague marseillaise ? possible !...

Mon grand-père travaillait sur les quais, en qualité de docker. Ce travail à cette époque était très dur, mais que faire d'autre lorsqu'on vient d'un pays étranger, que l'on ne parle pas la langue du pays qui vous accueille, et que l'on a une famille à nourrir ; sinon de faire les travaux que l'on vous réserve, c'est à dire les plus durs, et les plus sales ?... Par la suite, mon grand-père fit la connaissance d'une jeune fille, Marie Supino : Qui devint ma grand-mère dans les années 1900/902 ; elle était originaire de la même région que lui.

De cette union naquirent cinq enfants, trois filles et deux garçons : ma mère Joséphine dite (Fine) ; sa sœur, tante ; Nénette, une autre sœur (Angèle), décédée à l'âge de huit ans ; un frère, Janvier dit (Génari), et Fernand, qui a toujours été mon oncle préféré), ma mère était l'aînée de cette fratrie.

D'après les dires de ma mère, ses parents économisèrent sou par sou, pour acheter la maison où ils logeaient, car à l'époque, dans ce monde d'émigrés, c'était à celui qui y parviendrait le plus rapidement : ils y mettaient un point d'orgueil. Par la suite, mon grand-père acheta un terrain dans la banlieue de Marseille, au quartier St Julien, un quartier voisin de celui de son beau-frère qui habitait à Montolivet et s'appelait Scanella ; il était maçon, marié avec la sœur de ma grand-mère Marie ; tout le monde dans la famille l'appelait tante (Bepine). Que son beau-frère soit maçon fit l'affaire de mon grand-père qui lui fit construire, en 1920, une petite maison, pour pouvoir sortir sa famille des vieux quartiers de Marseille, et vivre dans un meilleur cadre de vie.

Malheureusement, ma grand-mère mourut de couches en 1923, à l'hôpital de la Conception : elle accoucha d'une fille recueillie provisoirement par des religieuses. Lorsque mon grand-père voulut la récupérer, on lui répondit que l'enfant était mort : ma mère nous a toujours

dit que le bébé n'était pas mort.... A cette époque, il y avait aussi des trafics d'enfants... cela est resté un mystère !...

Vers la fin de sa vie, ma mère se confia à sa belle-fille ; ma femme Maryse, qu'elle considérait comme sa fille, (cette fille qu'elle n'a jamais eue, et qui lui manqua toute sa vie). Maryse était sa confidente: elle lui raconta l'impossible amour de sa jeunesse, (que j'appris à l'âge de 65 ans !).A cette époque-là, ma mère était une très belle jeune fille, brune aux yeux d'un mélange vert-bleu, de couleur indéfinissable. Plusieurs fois, elle avait croisé sur son chemin un beau jeune homme, qui l'avait remarquée : Il était paraît-il était, de bonne famille ; il s'appelait Jean ; il était marin, dans la marine marchande, un peu comme Marius le fils de César. D'après les dires de ma mère, ils se fréquentèrent quelques temps en cachette : il avait de très bonnes intentions envers ma mère, et lui parlait de mariage, ils se voyaient entre deux longs voyages : ma mère attendait le retour de son beau marin au long cour, comme le fit Pénélope à attendre Ulysse !...

Ce jeune homme était d'une famille aisée : ses parents avaient une belle villa à St Julien, avec un grand jardin, fermée par une grille en fer forgé. Lorsque ma mère passait devant la grille de cette belle demeure, elle se disait que jamais elle ne pourrait entrer ou vivre dans une aussi belle maison, elle, fille d'émigré italien, qui venait d'un quartier de Marseille de très mauvaise renommée. Au point de vue vestimentaire, ma mère n'était pas très à la mode : elle n'avait que sa jeunesse et sa beauté à offrir, rien d'autre... elle faisait des complexes d'infériorité, qui n'avaient pas lieu d'être, car elle n'avait pas choisi d'être née dans une famille pauvre ; (la pauvreté n'est pas un vice).

La tante Bepine était gentille pour ses neveux et nièces, mais quelque part elle était jalouse (comme beaucoup d'Italiens entre eux) de voir que mon grand-père, en peu d'années, avait fait construire une maison à St Julien, et aussi de voir que ma mère fréquentait un garçon beau et riche : cela ne devait pas lui plaire ! Ma mère allait souvent voir sa tante ; elle était un peu comme sa mère, mais elle la décourageait, en lui disant que ce garçon n'était pas fait pour elle, qu'il était riche, alors qu'elle, était pauvre ; elle lui disait aussi, que le jour où les parents apprendraient leur liaison, ils allaient tout faire pour décourager leur fils de cette union ; enfin, ma mère subit un tel bourrage de crâne, qu'elle décida, non sans regret et tristesse, de mettre fin à son bel et grand amour, qu'elle imaginait impossible.

Je ne connais pas la réaction du jeune homme, qui de retour de voyage, apprit que sa belle Joséphine, ne voulait plus le voir, car elle jugeait leur amour impossible. Sans doute se sont-ils revus, pour avoir une

explication ?. En 1924, ma mère se maria avec le beau Marius du quartier voisin (les Caillols) et de cette union naquirent quatre garçons : Marius, Paul, Noël, et le petit dernier, le (caganis) votre serviteur le petit Marcel.

Cinquante ans plus tard, bien après la mort de mon père, ma mère eut l'idée de retrouver un nommé René, qu'elle avait connu à l'époque, et qui était un copain de Jean. Après avoir fait plusieurs recherches dans le bottin téléphonique, elle finit par le retrouver : ils se donnèrent rendez-vous à Marseille. Ma mère trouva le moyen de se faire conduire par son frère Fernand, qui, lui, n'était pas trop d'accord pour remuer ce passé vieux de plus d'un demi siècle.

Il se retrouvèrent : René était enchanté de revoir Fine, cette magnifique fille qu'il avait connue cinquante ans auparavant ; ma mère aussi était enchantée ; ils bavardèrent de tout, de leur passé, de leur vie, et de ce qu'était devenu Jean. René lui expliqua qu'il s'était marié, qu'il avait des enfants, et qu'il avait fait une brillante carrière dans la marine, où il finit capitaine au long cour. René avait prévu de faire plaisir à Fine : il avait apporté avec lui une photo de Jean lorsqu'il était jeune, et se fit un plaisir de la remettre à ma mère qui l'accepta avec émotion, et la mit aussitôt dans son sac à main. Mon oncle Fernand, qui était une personne discrète, et surtout sans histoires, trouva cela ridicule de remuer le passé, et d'avoir accepté cette vieille photo.

Quelque temps avant sa mort, ma mère fit voir la photo à Maryse, en lui recommandant de la détruire le jour où elle mourrait pour que personne ne la voie. Le jour de sa mort, le 3 juin 1979, Maryse regarda dans son sac à main : il n'y avait pas la photo. Elle en déduit, qu'elle l'avait brûlée avec bien d'autres photos de famille, sentant venir sa fin.

Voilà l'histoire de l'amour impossible de Fine qui durant toute sa vie lui avait gardé une petite place au fond de son cœur, ce qui ne l'empêcha pas de fonder une famille avec son beau Marius.... Mais je crois que tout être humain a un jardin secret plus ou moins grand qu'il emporte avec lui dans sa tombe....

Pour vous conter le récit qui suit, j'ai dû survoler plus d'un siècle, de 1884 avec mon grand-père, aux années 1945, 46. Je devais vous parler de cet amour de jeunesse de ma mère, pour vous faire comprendre qu'elle gardait en elle la nostalgie des gens de la mer, de la marine et des bateaux.

Après la libération en 1945, il manquait des marins en France ; beaucoup avaient disparu pendant la guerre ; il fallait renouveler les

effectifs : pour cela il y avait des bateaux écoles pour former des futurs marins. La sœur de ma mère, tante Nénette, avait appris qu'il y avait en rade du port de la ville de Balaruc, dans l'étang de (Thau) pas très loin de la ville de Sète, une école de marins, qui fonctionnait sur un vieux trois mâts de l'époque de la marine à voile. Il se nommait le "Gabes " Ma tante en fit part à ma mère qui, tout de suite, pensa à mon frère Noël (dit Nono) et moi : elle rêvait de faire de nous des marins. Mon père qui manquait de bras pour travailler la terre, ne voulait pas nous laisser partir, mais ma mère arriva à le convaincre que la terre n'était pas un avenir pour nous, que le métier de marin était un beau métier, qui nous permettrait de naviguer sur toutes les mers et océans du monde, de voir de magnifiques pays.... (quelque part, ma mère rêvait !) : mon père finit par céder, et lui donna l'autorisation de nous faire inscrire à cette école d'apprentis marins.

Cela se passait en période de grandes vacances. Ma mère en profita pour nous faire faire un essai, car avec mon frère Noël nous allions encore à l'école : moi, je n'avais que douze ans et demi, Noël treize et demi. Après nous avoir fait inscrire, (je ne sais pas par quel moyen). ma mère nous fit faire pour chacun, par le menuisier du village, une valise en bois qui avait comme fermeture avec un cadenas. Cette valise ressemblait à celle que portaient les jeunes recrues qui, à l'époque, partaient faire leur service militaire. Quelques semaines plus tard, le facteur nous apporta une lettre nous disant de nous rendre à Balaruc, sur le bord du quai, à une date et heure bien déterminée, qu'un moyen de transport nous y attendrait

A la date prévue, après avoir fait nos adieux à la famille, nous voilà partis à pied, avec chacun notre valise en bois, vers la route de Trets, accompagnés de ma mère et de ma tante Nénette, pour prendre l'autocar en direction de Marseille, puis le train à la gare St Charles (ma tante ne payait pas le train, vu que mon oncle était agent au (PLM, la SNCF actuelle). Avec mon frère Noël, nous avions hâte d'arriver à destination, pour voir ce bateau dont ma mère nous avait parlé. Le trajet fut assez long, mais quelques heures plus tard nous arrivâmes en gare de Balaruc...

Le port était pas très loin de la gare; après une petite marche, nous voilà sur le bord du quai. Une petite brise venue du large apporta avec elle un air marin, que j'eus du plaisir à respirer. Il y avait là quelques barques de pêcheurs qui dansaient au bout de leurs amarrages; assis sur le bord du quai, quelques pêcheurs à la ligne. Soudain, ma vue se porta plus loin: je vis un grand bateau, avec trois grands mâts, pointés vers le ciel ; mon frère Noël l'avait vu lui aussi. En me faisant signe du doigt, il me dit : " Regarde Marcel ! On dirait un bateau fantôme ! " Il avait raison, il me faisait presque peur, moi qui avais peur de tout. Pour être sûr que c'était bien le

Gabes, je demandai à un pêcheur ; il me répondit: " Oui petit, c'est le vieux Gabes ! " et il ajouta avec un sourire: " Il en a vu des beaux pays ! Aujourd'hui il est à la retraite ! Comme moi ! " Puis il me demanda : " Tu vas embarquer comme mousse ? " Je lui répondis: " Oui ! Avec mon frère ! " Tout en me regardant, il fit une petite grimace (comme pour dire quelque chose de pas très bon ?) Je lui demandai comment se rendre jusqu'au bateau. Il me répondit: " En principe, il y a une chaloupe, qui vient chercher les personnes qui se rendent à bord ! ".

Ma mère s'aperçut de notre impatience; elle nous rassura en nous disant : " IL est convenu qu'ils viendront nous chercher ! " Quelques minutes plus tard, le pêcheur en pointant son doigt en direction du large, nous dit en riant : " Té ! Il arrive votre yacht ! " Effectivement, une barque s'approchait du rivage à la rame; après avoir accosté, un homme sauta sur le quai, et se présenta à ma mère, en lui demandant, si c'était nous les nouvelles recrues : elle lui répondit que c'était bien nous. L'homme lui dit : " A présent, il faut faire les adieux, car il nous faut regagner le bateau ! " Ma mère et ma tante nous embrassèrent, avec grande émotion, et après de multiples recommandations, (surtout de faire attention à nous), ma mère avait les larmes aux yeux de nous quitter; nous, de même ; pour ma part, je serais bien reparti avec elles, mais d'un autre côté, j'étais curieux de voir le bateau, et de monter à bord.

Nous voilà dans la chaloupe, qui s'éloigna du quai à grands coups de rames. J'avais des larmes plein les yeux de voir ma mère et ma tante devenir de plus en plus petites sur le quai : j'aurais voulu dire au monsieur de faire demi-tour, pour me jeter dans les bras de ma mère, mais il était trop tard ! Mon frère Noël, lui, était plus dur que moi de caractère: il n'avait pas l'air d'avoir du regret ou du chagrin de quitter ma mère, (du moins il ne le faisait pas voir). D'ailleurs, toute sa vie, il a été dur de caractère.

Sur la chaloupe, je ne me sentais pas très rassuré ; il y avait six jeunes de notre âge qui ramaient ; l'homme, lui, tenait le gouvernail. A mesure que le quai s'éloignait, le bateau se rapprochait ; je me tournai encore une fois vers le quai, pour apercevoir ma mère, mais elle avait disparu ; du moins je ne la voyais plus, car j'avais les yeux pleins de larmes, ce qui me rendait la vue trouble. Nous voilà au pied du vieux bateau ; il nous fallut prendre une échelle, qui était placée contre le bateau ; j'appris par la suite qu'elle s'appelait " l'échelle de coupée ".

Nous voilà à bord du Gabes, un grand bateau tout en bois avec des grands mâts qui pointaient vers le ciel ; il ressemblait à un bateau de pirates. A notre arrivée nous nous aperçûmes que nous n'étions pas les

seuls à bord ; il y avait déjà des garçons de notre âge. Le chef qui était venu nous chercher avec la chaloupe, était le Bosco ; il ne fallait surtout pas l'appeler chef ! Il était grand, le visage rude, avec un gros nez de couleur rouge violacée comme un poivron, il parlait avec un accent qui n'était pas de notre région : nous apprîmes par la suite que c'était un étranger, il était Breton !. Il avait la tête de l'emploi; il ne parlait pas, il braillait, comme s'il parlait à des sourds. Il me faisait peur, les jeunes l'avaient baptisé "Pied de vigne"! Rapport a son nez

Avec mon frère nous avions toujours nos valises en bois à la main. le Bosco dit à un jeune qui se trouvait sur le pont, de nous accompagner à nos futurs "appartements". Après avoir descendu un escalier en bois, en se baissant légèrement pour ne pas se cogner la tête à une poutre, nous arrivâmes, dans un endroit lugubre, où il faisait presque nuit ; le plafond était bas, il y avait une odeur, qui n'avait rien à voir avec l'air marin du dehors. Il nous indiqua notre futur emplacement: nous avions une étagère chacun, pour y déposer nos effets vestimentaires, et notre valise. Il nous recommanda de bien fermer la valise, car il y avait des vols !.. de ce côté nous étions rassurés, car la valise était fermée par un bon cadenas ! Je lui demandai où se trouvait notre lit, il me répondit qu'il n'y avait pas de lits : sur les bateaux, mais des hamacs, puis il ajouta : " ce soir on vous expliquera comment mettre en place le Hamac ! " L'entrepont était éclairé par la lumière du jour, qui passait par six petites fenêtres de forme carrée, qui étaient, paraît-il, les anciens emplacements de six canons, qui servaient à l'époque où il naviguait, car c'était un ancien navire de la marine de guerre.

Entre temps, le Bosco arriva : il nous dit de le rejoindre sur le pont, lorsque nous aurions fini de ranger nos affaires. Quelques minutes plus tard, nous voilà sur le pont : l'air était plus respirable, le Bosco était assis à une table. Devant lui, un cahier ; il nous posa des questions, sur nos parents, ce que nous faisons, notre niveau scolaire... à mesure, il notait sur son cahier, puis il nous dit : " Ici la première des choses c'est la discipline, et l'obéissance ! " Il ajouta : " La journée est presque finie, il est bientôt l'heure de la soupe, nous verrons ça demain ! Pour ce soir, vous êtes libres ! " Il y avait des jeunes sur le pont, nous étions en tout une vingtaine sur le bateau ; comme la journée était finie pour eux aussi, avec mon frère, nous nous sommes rapprochés du groupe, pour faire connaissance; ils venaient presque tous de Marseille, ou des environs. Nous leur avons posé des questions sur la vie à bord, sur la nourriture, et bien d'autres choses... Ils se plaignaient surtout de la nourriture, qui, paraît-il, était infecte, et des rations bien trop petites.

Tout à coup il y eut un tintement de cloche. (J'appris par la suite que cette cloche était la cloche de brume). C'était l'heure du repas du soir; on nous avait donné une gamelle et un couvert, comme les soldats. Le réfectoire se trouvait dans l'entrepont du bateau : il y avait des planches montées sur des tréteaux et des bancs, qu'il fallait démonter après le repas pour pouvoir monter les hamacs pour la nuit. La cuisine était faite à bord, par un cuistot qui avait un tablier plus noir que blanc: le voilà qui arrive avec sa soupe, (personne ne savait de quoi elle était faite) : de l'eau, et quelques légumes qui flottaient à la surface de la grande marmite; dans le fond il y avait quelques pommes de terre. Je n'ai aucun souvenir de la suite du menu ; nous avions droit à un morceau de pain rassis, presque dur. Ce que je sais, c'est que j'avais encore faim ; Nono aussi avait encore faim.

Il nous restait la ressource de manger ce que ma mère nous avait mis dans la valise. Entre le linge, elle avait mis des boîtes de lait Mont-blanc, qu'elle faisait bouillir au bain-marie: le lait avait une couleur caramel, très sucré; c'était un délice ! Plus quelques tablettes de chocolat Menier, quelques bonbons et grains de sucre... Nous avons ouvert une boîte de lait, que nous nous sommes partagée, un peu à l'écart des autres, car la plupart avaient plus rien dans leur valise, et ils avaient faim.

Le plus dur fut le soir, à la tombée de la nuit : c'était l'été. Nous étions tous sur le pont. Il avait fait une journée très chaude: nous en profitions pour prendre le frais, et respirer l'air marin... Puis arriva " Pied de vigne ", il donna quelques coups de sifflet, et cria : " Tout le monde au pieu ! ", et nous voilà tous dans l'entrepont où il faisait presque nuit, dans une chaleur insupportable. Mon voisin de nuit, nous fit voir comment on installe un hamac. Le Bosco hurlait : " Allez ! allez ! pressons ! il va y avoir extinction des feux ! " Tant bien que mal j'arrivai à installer cette balançoire, et à y grimper à l'intérieur, ce qui n'était pas évident du tout ! Lorsque tout le monde fut couché, le Bosco éteignit les trois fanaux à pétrole qui éclairaient d'une faible lueur l'entrepont. Lui seul, avait le droit de les éclairer et de les éteindre, par mesure de sécurité, car le navire était tout en bois; puis il brailla : " Extinction des feux ! je veux entendre les mouches voler ! " Il ajouta " Gare aux punitions ! ".

Il ne faisait pas encore nuit noire. La clarté de l'extérieur éclairait légèrement notre dortoir de misère; dans la pénombre, je voyais mon frère qui avait la tête tournée vers moi ; je voyais son visage ; il me regardait sans rien dire. presque en pleurant je lui dis : " Nono ! Je me languis de maman ! Je veux partir ! Je veux retourner à la maison ! : " Il me répondit : " Dors ! Ne pleure pas ! Ne parle plus ! Que l'autre sauvage, va finir par

t'entendre ! " J'ai pleuré pendant un long moment ; je revoyais ma maison, ma mère... puis je finis par m'endormir.

Le matin de bonne heure, le Bosco fit son apparition dans l'entrepont à grands coups de sifflet, et en braillant : " Debout ! là dan !, Allez debout ! Rassemblement dans dix minutes sur le pont ! " puis il ajouta : " Attention aux retardataires ! " Je me dépêchai à rouler mon lit de marin, pour ne pas être en retard, de peur d'avoir une punition ; Nono fit de même. Quelques minutes plus tard, nous étions tous sur le pont : le bosco nous informa de l'emploi du temps de la journée. Il employait des mots, des termes maritimes, que je ne comprenais pas du tout.

Après avoir fait une toilette sommaire, le torse nu obligatoire, dans une espèce de conque qui se trouvait sur le pont, je profitai que ma mère n'était pas là, pour me laver comme les chats : cela ne me dérangeait pas, car lorsque j'étais enfant je ne voulais jamais me laver (comme beaucoup d'enfants), j'étais l'inverse de mon frère Noël, qui, lui, prenait soin de son corps. Arriva l'heure du petit déjeuner: il se composait d'un bol de café noir, un morceau de pain rassis, et un petit fromage pointu : " La vache qui rie ! ", je profitai de prendre un morceau de chocolat dans ma valise ; Nono en fit de même.

La veille lorsque nous avions embarqué, le bosco nous avait distribué une grande chemise en toile bleue qui nous descendait presque aux genoux, comme les bagnards : c'était notre uniforme. Le tintement de la cloche, nous annonçait, que tout le monde devait se trouver sur le pont, en tenue de combat, pour le salut au drapeau. En haut de l'échelle de coupée, il y avait un mât, où flottait le drapeau français. Nous étions tous en demi-cercle, au garde-à-vous, à faire le salut de la main, comme des petits soldats, pendant que le Bosco donnait de longs coups de sifflet.

Par la suite, il nous apprit tous les noms des appareils de manœuvres, des mâts, des voiles : cela m'intéressait de savoir où se trouvaient toutes ces choses que j'avais vues dans des films de pirates ou de corsaires. J'appris les noms comme : bâbord, tribord, le cabestan, les écoutes, la barre, le compas gyroscopique... et bien d'autres noms encore, qui plus tard m'ont servi lorsque je travaillais au chantier naval de Port de Bouc.

Il se passait un drôle de phénomène à bord du Gabes, que je n'arrivais pas à comprendre : le soir, à l'heure du coucher, le port était côté tribord ; le lendemain matin, lorsque je montais sur le pont, le port et le village de Balaruc avaient disparu ! Je me disais : "nous sommes partis en haute mer !" Puis je passais de l'autre côté du bateau à bâbord : le port était

face à moi ! Certains matins le port était vers l'avant, d'autres fois vers l'arrière... Je finis par me demander le pourquoi, du comment. Il y avait une réponse à ce phénomène cela provenait du fait que le bateau était tout simplement ancré à l'avant, et que selon d'où venait le vent, ou la houle, il tournait sur lui-même en faisant un cercle, tout simplement. Dans ma petite tête, je m'imaginai mille choses... Déjà que parfois la nuit il y avait des craquements, comme sur un bateau fantôme !...

Dans la valise, ma mère nous avait mis à chacun de quoi écrire, plus quelques timbres-poste. Le lendemain je lui écrivis une longue lettre, qu'elle dû avoir de peine à lire (vue mon écriture de chat), pour lui raconter notre vie à bord : que nous mangions très mal, que le Bosco était très dur avec nous, et que je pleurais tous les soirs dans mon hamac. Tous les jours la chaloupe allait à terre pour diverses raisons, surtout pour l'approvisionnement en nourriture, pour l'eau douce, pour le courrier. Pour cela, six mousses étaient désignés pour ramer. Un matin, avec Nono nous fûmes de l'expédition : j'étais heureux de savoir que j'allais mettre enfin les pieds sur le plancher des vaches. Après avoir désigné un jeune responsable à bord du Gabes, le Bosco était du voyage; me voilà assis sur le banc, un aviron entre les mains, bien trop gros en rapport de mes petits bras ! Nous étions trois rameurs de chaque côté. Le Bosco, lui, était à la barre : il fallait ramer en cadence à son coup de sifflet, et il criait : " allez souquez !... souquez !... en cadence ! avec mon sifflet !" Je me croyais sur une galère; il ne manquait que le fouet, et le tambour pour maintenir la cadence. Arrivés à quai, il fallait amarrer la chaloupe. J'eus le malheur de dire à celui qui était chargé de ce travail : " Attache-la bien ! qu'elle ne parte pas !" Le Bosco, me regarda d'un air méchant, et en criant, il me dit, « Sache une chose moussaillon ! qu'on : "Attache" les vaches !, et qu'on : "Amarre" les bateaux ! " Cela est resté graver dans ma mémoire pour la vie.

Les jours passèrent... Le valise était vide de provisions, c'était la disette. Avec mon frère nous étions obligés de manger le "rata" du cuistot. Tout le monde avait faim. Après une réunion entre copains, deux, (les plus courageux) furent désignés pour en faire part au Bosco, qui, le lendemain, nous rassembla pour nous dire qu'il allait en faire part à ses supérieurs... Mais rien ne changeait ! Un matin à l'appel, il manqua trois jeunes : le Bosco paniqua, il se pencha hors du bateau, et s'aperçut qu'il n'y avait plus qu'une chaloupe sur les deux. Il en déduit que les trois jeunes s'étaient fait la belle pendant la nuit; certains étaient au courant, mais avec les Marseillais c'était la loi du silence.

Presque deux mois passèrent... Ma mère nous envoya quelques colis de nourriture, mais malgré nos plaintes, elle nous encourageait à faire un

effort, nous disant que cela n'allait pas durer, que plus tard nous serions sur un autre bateau plus moderne, avec une bonne nourriture. Mais elle ne savait pas que nous avions maigri. Je la suppliais de venir nous chercher; nous étions trop malheureux loin de la maison, et de nos parents! Elle finit par avoir pitié de nous. Elle nous écrivit qu'elle venait nous chercher à telle date, nous demandant d'avertir le Bosco. Lorsque nous reçûmes sa lettre nous étions les plus heureux.

Quelques jours plus tard, (qui nous parurent des mois), le matin convenu, nous étions sur le pont à surveiller la silhouette de ma mère et de ma tante sur le quai... Nos affaires étaient prêtes dans la valise en bois... En début d'après midi, j'aperçus ma mère sur le quai: nous étions contents. J'en fis part au Bosco, qui aussitôt sortit sa longue-vue. Il nous confirma que c'était bien notre mère. Après avoir dit au revoir aux quelques rares copains qui restaient à bord, nous voilà dans la chaloupe pour la dernière fois. Arrivés à quai, je me jetai dans les bras de ma mère, et la couvris de baisers. Elle était là, ma Maman, celle qui m'avait tant manqué. Pour moi c'était une délivrance...

Nous voilà de retour à la maison. J'étais heureux de revoir tout le monde, cette famille à laquelle j'avais tant pensé, et qui m'avait manqué pendant ces deux longs mois, qui m'avaient paru une éternité. Nous étions à la fin des vacances. Le premier octobre approchait : avec mon frère Noël, il nous fallait préparer les cartables pour la rentrée des classes. Cette expérience fut pour moi un mauvais souvenir. J'étais heureux de revoir tout le monde, cette famille à laquelle j'avais tant pensé, et qui m'avait beaucoup manqué pendant ces deux longs mois...Une éternité ! Ma mère ne parla jamais plus de faire de nous des marins....

Je n'aurais jamais pu faire un bon marin, pour la raison que j'ai le mal de mer, c'est pour cela que j'ai embarqué pour la vie a bord du (Reste a Terre)...Mais j'ais appris deux choses. l'amour cacher de jeunesse de ma mère, la seconde est, que l'on: "Attache" les Vaches, et qu'on: "Amarre" les Bateaux